



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

## **La qualité du maître, une condition d'acquisition de la connaissance**

### **dans *Alcibiade I* de Platon**

Rosine Cinthia Gahé- Gohoun

Université de Cocody

### **Introduction**

Comment la qualité du maître peut-elle conditionner la connaissance ? Le rapport maître-disciple ou enseignant- enseigné présuppose les notions de connaissance et d'apprentissage. Il en est ainsi parce qu'il y a, chez Platon, une fluidité entre les termes connaître- savoir-apprendre- enseigner en ce sens que pour connaître ou savoir, il faut apprendre; pour apprendre, il faut être enseigné par un maître ou être en relation avec une personne ; et l'enseignant ou l'émetteur dans l'entretien doit savoir lui-même avant d'enseigner ou entretenir le récepteur. Le lien étroit entre la connaissance et le logos impose de savoir avant de parler ou enseigner. (Enseigner est aussi bien employé pour parler de pédagogie que de discours ou d'entretien : «Ne sais- tu pas que, pour enseigner une chose quelconque, il faut d'abord la savoir soi-même?...»<sup>1</sup>.)

Le fait de savoir c'est être certain, avoir conscience d'une chose en tant que présente à notre esprit. L'apprentissage est inclus dans la connaissance en tant qu'un processus de celle-ci; apprendre, c'est alors chercher à savoir, chercher à connaître et donc une quête. Le rapport maître- disciple est alors une quête mutuelle de savoir où le maître et le disciple ont besoin l'un de l'autre pour le partage du savoir.

Si le rapport maître-disciple est une relation de savoir, à quoi renvoie l'idée platonicienne que la qualité du maître fait la différence entre les enseignés?

Que pourrait dire la question d'une qualité du maître de l'objectif de la relation maître-disciple ? Selon quelles conditions Alcibiade pourrait-il devenir un bon gouvernant ? A qui

---

\*Assistant au Département de Philosophie de l'Université de Cocody- Abidjan

<sup>1</sup> Platon, Œuvres complètes, *Alcibiade I*, éd. « Les Belles Lettres », Paris, 2002, 111a.



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

imputer alors la responsabilité des disciples que l'on pourrait appeler des "Disciples indignes", qui ne reflètent pas la qualité du maître ?

### **I/ Apprendre, connaître, savoir, dans la relation entre maître et disciple**

L'*Alcibiade I* montre la situation d'Alcibiade sur le point d'accomplir une action : s'engager en politique. Platon laisse entendre que les raisons pour lesquelles ce dernier veut faire de la politique sont obscures. Pourquoi se croit-il habilité à avoir cette ambition ? Est-il à même d'assumer une responsabilité politique ?

La discussion tourne autour du genre de connaissances capables de justifier un tel projet et le mot connaissance recouvre différentes acceptions dans ce contexte.

Connaître et savoir sont, chez Socrate, synonymes; savoir désigne aussi bien l'acte de connaître que la chose connue selon qu'il est à l'infinitif ou au nominatif.

Quand Socrate dit à Alcibiade «Voilà pourquoi tu le demandes, je le sais [*εὖ οἶδα ὅτι*] ...»<sup>2</sup>; «...je sais [*οἶδ' ὅτι*] que tu as entendu raconter plus d'une ...»<sup>3</sup>; «...n'est- ce pas parce qu'il s'agit d'une question que tu connais mieux qu'eux [*σὺ ἐπίστασαι βέλτιον*] ?»<sup>4</sup> "Savoir" exprime ici la certitude et la conviction dans l'affirmation. Il en va de même pour les expressions «connaître mieux», «Bien connaître» qui renvoient au fait d'avoir des certitudes, au fait de savoir sans «varier de sentiment», ce qui est le cas «...lorsque quelqu'un ignore une chose...».

Apprendre selon Socrate, c'est savoir ou connaître par le biais d'autrui; c'est ce que signifie «savoir de toi» dans la phrase «J'avais justement la pensée de t'aborder le premier, pour savoir de toi [*ἀυτά τα ἐρέσθαι*] ce que tu veux»<sup>5</sup>. L'apprentissage par autrui est relatif à ce qu'une personne apprend d'une autre personne, à la connaissance qui lui est inculquée par cette dernière soit –il dans le cadre d'un entretien ordinaire ou dans le cadre pédagogique. « C'est folie de ta part, dit Socrate, ... de vouloir enseigner [*διδάσκειν*] ce que tu ne sais pas [*οὐκ οἶσθα*], ayant négligé de l'apprendre [*μανθάνειν*]»<sup>6</sup>. Cette relation à autrui que nous

<sup>2</sup> Platon, Œuvres complètes, *Alcibiade I*, éd. « Les Belles Lettres », Paris, 2002, 104b.

<sup>3</sup> Ibidem, 111d.

<sup>4</sup> Ibidem, 106c.

<sup>5</sup> Ibidem, 104 b.

<sup>6</sup> Ibidem, 113 b.



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

appelons le rapport enseignant- enseigné, maître- disciple est assez importante selon Socrate, raison pour laquelle il dit à Alcibiade que la nature du maître fait la différence entre les enseignés. Or, l'on ne peut manquer d'être frappé par le fait que Socrate compare Périclès qui est un homme politique, stratège d'Athènes, à son démon: «...ce que je dis de l'éducation ne s'applique pas moins à moi qu'à toi-même. Entre nous, il n'y a qu'une seule différence...C'est que mon tuteur est meilleur et plus savant que Périclès, qui est le tien»<sup>7</sup>. En cette comparaison qui présuppose que le rapport du Dieu tuteur à Socrate et celui de Périclès à Alcibiade, apparemment différents tant du point de vue du statut et attributs des maîtres que des préoccupations et ambitions des disciples, seraient censés avoir les mêmes retombées, il faut comprendre qu'il y a une relation entre la conversion morale ou idéologique et la politique. C'est également au nom de cette relation qu'une distinction peut être faite entre les maîtres capables de mener ou non à la connaissance qui est elle-même, la condition de tout engagement en politique.

## **II/ La distinction entre les bons et les mauvais maîtres**

Alcibiade dit avoir acquis des connaissances en politique sans pouvoir dire à Socrate ce qu'il sait exactement. Or, Quiconque sait quelque chose, dit Socrate, doit pouvoir disposer de ce qu'il sait, en le communiquant aux autres car le savoir d'une chose implique le pouvoir d'en faire usage. Avec quel genre de maître Alcibiade a-t-il appris ce qu'il sait ?

### **II-1 Les mauvais maîtres**

#### **Le maître « tout le monde »**

Alcibiade dit avoir appris ce qu'il sait « De tout le monde... comme tout le monde»: «Oh! Ce n'est pas un fameux maître que celui auquel tu te réfères, tout le monde !»<sup>8</sup> lui dit Socrate. Ce que Socrate reproche au "tout le monde" c'est son incapacité d'enseigner due à son ignorance des choses essentielles. Il «définit les choses de par leur usage et non par essence»<sup>9</sup>.

---

<sup>7</sup> Platon, Œuvres complètes, *Alcibiade I*, éd. Les Belles Lettres, Paris, 2002, 124 b.

<sup>8</sup> Platon, Œuvres complètes, *Alcibiade I*, éd. « Les Belles Lettres », Paris, 2002, 110 c.

<sup>9</sup> Platon, *Hippias majeur*, 284 d.



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

Le grand nombre, la foule sont d'autres appellations du «tout le monde» qui conseille «sans savoir ce qui vaut le mieux»<sup>10</sup>, il se trompe sur ce qui est le meilleur, parce que la plupart du temps il se fie...sans réflexion à l'opinion.»<sup>11</sup>. Ce qui fait du «tout le monde» un mauvais maître, c'est son ignorance des choses essentielles comme la justice, le bien pour ne citer que ceci. Il «définit les choses de par leur usage et non par essence»<sup>12</sup>.

La vérité, à ce que nous voyons, ne se situe pas du côté du grand nombre ou de la «multitude», d'où le fait de lui confier le pouvoir de décision est une manière de donner libre cours à la médiocrité. La raison qui met la foule aussi bien dans l'impossibilité d'enseigner que d'avoir les rênes du pouvoir est la même, c'est le manque de connaissance.

### **Le tuteur d'Alcibiade : Périclès**

Dans l'entretien entre Socrate et Alcibiade au sujet de l'éducation qu'a donnée son tuteur Périclès à ses enfants, «ses deux fils à en croire Alcibiade ont été des niais»; Il en est de même pour Clinias, le pupille de celui-ci qui est «une tête à l'envers»<sup>13</sup>. Partant alors de la conception que «La meilleure preuve du savoir de ceux qui savent n'importe quoi, c'est en effet d'être capables de faire qu'un autre le sache également»<sup>14</sup> et du constat que Périclès n'a rendu personne habile, Socrate déduit que ce dernier n'était pas compétent. Il a parfaitement élevé ses fils, affirme Socrate, pour tout ce qui dépendait de l'enseignement d'un maître mais pour le genre de science qui lui est propre, il ne les a ni formés ni confiés à la direction d'un autre ...abandonnant au hasard le soin de leur faire rencontrer la vertu<sup>15</sup>. Il suit de ce qui précède que la question essentielle à laquelle se trouve confronté le dirigeant politique est celle de la compétence. Il doit d'un côté connaître ce qui peut contribuer au bonheur de la cité ou encore, ce qui renvoie au même, travailler au bien de la cité, et de l'autre rendre les citoyens meilleurs, vertueux, savants. C'est alors la question d'un savoir à double titre qui s'impose à l'homme d'Etat: posséder la science royale et partant être capable de la transmettre à ses successeurs.

---

<sup>10</sup> Platon, *Second Alcibiade*, paragraphe VIII, 145a-145b.

<sup>11</sup> Ibidem, paragraphe IX, 145e-145c.

<sup>12</sup> Platon, *Hippias majeur*, 284 d.

<sup>13</sup> Platon, Œuvres complètes, *Alcibiade I*, éd. « Les Belles Lettres », Paris, 2002, 118 b.

<sup>14</sup> Idem

<sup>15</sup> Platon, *Protagoras*, 319 d.



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

## II-2 Les bons maîtres

### Le Dieu-tuteur de Socrate

Le dieu -tuteur de Socrate peut être joint à la catégorie des bons maîtres, qui ne lui «permettait pas jusqu'à ce jour» de s'entretenir avec Alcibiade. Ce dieu-tuteur appelé communément le «démon de Socrate» (*daimonion* en grec) ne désigne pas le diable c'est- à- dire un mauvais esprit, ni un Dieu en personne (*théos*) au sens judéo-chrétien du terme, mais une divinité, une puissance divine qui inspire Socrate et le rattache au divin. Compte tenu du fait que ce "démon" est une entité spirituelle supérieure à Socrate, à la fois immanente et transcendante, Galaxidôros et Phidolaos, personnages de Plutarque, disent que «...Le démon de Socrate n'était pas sans doute une vision, mais la perception d'une voix ou l'intelligence d'une parole qui l'atteignait de façon mystérieuse,...»<sup>16</sup>. En plus de son caractère mystérieux, cette voix a la particularité de formuler des interdictions plutôt que des conseils positifs, d'être essentiellement de nature négative comme l'explique Jacques Mazel : «Avertissement inaudible ou expression d'une «parole», évocations ou vocations, cette voix dit toujours «non» différenciant Socrate des autres illuminés»<sup>17</sup>. Ce démon est en ce sens un «moniteur de véto» qui bien que laissant toute la liberté et la responsabilité à Socrate pour découvrir la voie lui-même, lui impose d'examiner toute chose avant d'agir ou d'y adhérer. Nous en avons pour illustration le réfrènement de l'élan de Socrate vers Alcibiade : «Tant que tu étais trop jeune et que ces espérances ne t'emplissaient pas encore le cœur, le dieu ne m'autorisait pas à te parler, il ne voulait pas que je le fisse inutilement. A présent, il me rend la liberté, car désormais tu es prêt à m'écouter.»<sup>18</sup>

Ce signe démonique prohibitif est singulier à Socrate si bien qu'en toutes circonstances, il le perçoit. Et cette insistance habituelle et attentionnée du "démon" relève d'une familiarité et d'une constance qui sont le résultat d'une «faveur spéciale des dieux» à Socrate. Jacques Mazel le note aussi en rapportant une assertion de Socrate témoignant de la fidélité de son "démon" en son égard : «Mon oracle familial, celui du divin, n'a jamais cessé de se faire

<sup>16</sup> Plutarque, *Le démon de Socrate*, éd. Klincksieck, Paris, 1970, p.152.

<sup>17</sup> Mazel (J.), *Socrate*, éd. Fayard, Paris, 1987, p. 361.

<sup>18</sup> Platon, *Œuvres complètes, Alcibiade I*, éd. « Les Belles Lettres », Paris, 2002, 105 e.



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

entendre à moi. Dans tout le cours de ma vie jusqu'à ce jour, celui de ma mort, il n'a jamais manqué dans les moindres occasions de me détourner de ce que j'allais faire de mal.»<sup>19</sup>

Cet attachement constant du démon à Socrate justifie sa confiance en sa qualification divine, qui lui fait dire à Alcibiade: «...il est impossible que tu réalises sans moi tous ces projets, tant est grande la puissance que je crois disposer pour tes intérêts et sur ta personne...Je te suis précieux, à tel point que ni ton tuteur, ni tes parents, ni aucun autre n'est en état de te faire acquérir la puissance que tu désires, personne excepté moi, avec l'aide du dieu, bien entendu.»<sup>20</sup>

### **Le lien de Socrate à Alcibiade**

Socrate affectionne Alcibiade et compte entretenir des rapports particuliers avec lui. Ces rapports concernent cet «étrange» amour que les mœurs grecques autorisaient entre les garçons. Cet «amour grec» qui s'attache à une âme jeune et bien douée et qui, par le chemin de l'amitié, aboutit à la vertu» est nommé par les Anciens, à en croire Robert Flacelière la pédérastie «pédagogique». Cet «amour grec» est un sentiment, un attachement passionné qui unit Socrate l'amant à l'aimé Alcibiade «...tu vois que moi, qui fus le premier à t'aimer, je te reste seul attaché après que les autres t'ont délaissé...»<sup>21</sup>. La nécessité de pérenniser l'espèce humaine ou une certaine connaissance est, comme l'explique Diotime dans le *Banquet*, la motivation de cet amour : «La nature mortelle cherche toujours, autant qu'elle le peut, la perpétuité et l'immortalité (et qu'elle ne le peut) que par la génération en laissant toujours un individu plus jeune à la place d'un plus vieux.»<sup>22</sup> Compte tenu du fait, poursuit Diotime, que les choses ne restent pas les mêmes en chacun de nous mais que les unes naissent et les autres meurent, «tout ce qui est mortel se conserve, non point en restant toujours exactement le même, comme ce qui est divin mais en laissant toujours à la place de l'individu qui s'en va et vieillit un jeune qui lui ressemble»<sup>23</sup>.

---

<sup>19</sup> Mazel (J.), *Socrate*, éd. Fayard, Paris, 1987, p. 361.

<sup>20</sup> Platon, *Banquet*, GF, 208 b-209 b.

<sup>21</sup> Platon, *Œuvres complètes, Alcibiade I*, éd. « Les Belles Lettres », Paris, 2002, 103 a.

<sup>22</sup> Platon, *Le Banquet*, GF, 208b- 209 b

<sup>23</sup> Idem



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

Il y a en ce sens un enfantement selon le corps et un autre selon l'esprit. L'amour entre Socrate et Alcibiade est de l'ordre de l'enfantement selon l'esprit et l'âme qui enfante met au monde la «sagesse et les autres vertus». Quant à la possibilité de cet enfantement selon l'esprit, Diotime explique que l'homme pressé du désir d'enfanter s'attache aux beaux corps et s'il y rencontre une âme belle, généreuse et bien née, cette double beauté le séduit entièrement. En présence d'un tel homme, il sent aussitôt affluer les paroles sur la vertu, sur les devoirs et les occupations de l'homme de bien, et il entreprend de l'instruire afin que par le contact de la fréquentation, de la beauté, il enfante les choses dont son âme était grosse. C'est au caractère moral de cette relation que fait allusion Socrate quand il dit à Alcibiade : «Celui- là seul t'aime qui aime ton âme...Aussi celui qui aime ton corps s'éloigne et te quitte dès que ce corps a perdu sa fleur de jeunesse...Mais celui qui aime ton âme ne la quittera pas, tant qu'elle cherchera à devenir meilleure...Je suis justement, moi, celui qui ne te quitte pas, celui qui demeure quand le corps perd sa fleur et quand les autres s'éloignent.»<sup>24</sup>

L'intérêt de Socrate dans ce lien avec Alcibiade c'est la beauté de l'âme de ce dernier et non la beauté de son corps : «...seul j'étais amoureux de toi, (l'âme d'Alcibiade) tandis que les autres l'étaient de ce qui est à toi (son corps)...Or ce qui est à toi se fane aujourd'hui, toi au contraire tu commences à fleurir.»

Le témoignage est rendu par Alcibiade, dans *Le Banquet*, de la conception qu'a Socrate de leur rapport d'amant et d'aimé et de l'abstinence dont il fait preuve. Il raconte que, faisant la cour à Socrate en ces termes «...je rougirais beaucoup plus devant la foule de sages de ne pas céder aux désirs d'un homme comme toi que je ne rougirais devant la foule des sots de te céder»<sup>25</sup>. Voici la réplique de Socrate:«...Mon cher Alcibiade, il semble que tu es malaisé, et...si je possède le pouvoir de te rendre meilleur; en ce cas, tu aurais vu en moi une inconcevable beauté, bien supérieure à la beauté de tes formes; or si, après une telle découverte, tu essaies d'entrer en relation avec moi pour échanger beauté contre beauté, c'est un marché passablement avantageux que tu veux faire, puisque tu prétends obtenir des beautés réelles

---

<sup>24</sup> Platon, Œuvres complètes, *Alcibiade I*, éd. « Les Belles Lettres », Paris, 2002, 131 a

<sup>25</sup> Platon, *Le Banquet*, 218c- 219 b



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

pour des beautés imaginaires...Les yeux de l'esprit ne commencent à être perçants que quand ceux du corps commencent à baisser.»<sup>26</sup>

### **III/ La question de la responsabilité dans le rapport maître-disciple**

La responsabilité est aussi bien le fait de répondre de... que d'être coupable de ...De quelle responsabilité s'agit-il dans le rapport maître-disciple: qui doit répondre ou porter la culpabilité des disciples qui ne correspondent pas aux maîtres ?

La prise en compte des tâches des bons maîtres et des disciples est nécessaire pour analyser cette question. Le maître peut certes aider le disciple à la connaissance des choses de façon générale et des choses essentielles mais il est limité quant à la connaissance et au soin de soi du disciple.

#### **La tâche du maître**

Le maître aide le disciple à discerner la valeur des choses pour apprécier l'urgence de les connaître : il y a des choses qui sont bonnes, justes, laides pour ne citer que ceci «De nouveau donc, dit Socrate, il nous est démontré que le beau et le bien sont une même chose...ce qui est bon est avantageux... ce qui est juste est avantageux.»<sup>27</sup>. Il y a des «choses essentielles», des «choses [les] plus importantes», «est- ce que, sans t'en apercevoir, tu ignorerais cette chose essentielle ?...»<sup>28</sup>, «...tu ignores les choses les plus importantes...»<sup>29</sup>.

Socrate qui se propose d'être le maître d'Alcibiade lui apprend ce qu'il trouve important aux choses et qui les rend plus essentielles que d'autres : c'est leur rapport à l'ambition politique d'Alcibiade ou encore le fait qu'il doive se connaître d'abord lui-même. Alcibiade doit savoir que son être sera en jeu en politique, et apprendre à connaître les notions de Justice, de Bien que convoque la politique en tant que gestion des hommes et conduite du navire de la cité.

Un autre aspect de l'enseignement de Socrate est que ce qui rend essentiel certaines choses par rapport à d'autres consiste alors en le fait que leur ignorance expose à un danger qui est la

---

<sup>26</sup> Ibidem, 210 e-211 d

<sup>27</sup> Ibidem, 116 a- c, 116 a- d.

<sup>28</sup> Ibidem, 109 b- d.

<sup>29</sup> Platon, Œuvres complètes, *Alcibiade I*, éd. « Les Belles Lettres », Paris, 2002, 117 d- b.





Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

perte de son honneur mais aussi la corruption de son âme et la déchéance de la cité. Ce qu'il importe qu'Alcibiade fasse sous cet aspect, est de connaître avant tout engagement politique, la justice dans la mesure où selon Platon, il en va à ce sujet de la vie d'Alcibiade certes, mais surtout de celle du navire de la cité. Une connaissance de cette idée de justice est requise parce qu'il y a maintes compréhensions de la justice et que cette dernière ne fait pas l'unanimité comme le montre la discussion entre Socrate et ses interlocuteurs au sujet du juste et de l'injuste, dans le livre I de *La République*. Elle est définie d'abord comme le fait de rendre ce qu'on doit, de faire du bien à ses amis, du mal à ses ennemis, ensuite comme le fait de donner à chacun sa part, ce qui lui est dû, c'est-à-dire de partager ; elle passe encore, dans le cours du dialogue, avec l'intervention de Thrasymaque, à l'idée d'un partage inégal, à savoir « l'avantage du plus fort ».

### **La tâche du disciple**

*L'Alcibiade I* tel que conduit, émet l'hypothèse qu'Alcibiade se serait engagé en politique dans son état d'ignorance s'il n'avait pas rencontré Socrate. C'est plutôt la question de l'origine de la motivation qui se pose, à savoir : est-ce la connaissance ou l'ignorance qui pousse Alcibiade à agir ? La connaissance, c'est ce qui en ressort, produit nécessairement une action réfléchie, une action bonne tandis que l'ignorance produit le contraire. Les questions de Socrate au cours de l'entretien concernant ce qu'Alcibiade a appris de son maître Périclès ; l'attitude des fils de ce dernier, montre, comme le dit Foucault, montre non seulement que la pédagogie a manqué mais aussi que la vertu ne s'acquiert pas comme les connaissances scolaires car elle implique tout un travail de conversion intérieure qui peut être perçue comme un exercice de la volonté.

Le soin qu'Alcibiade doit prendre avant de prétendre gouverner concerne essentiellement la capacité à se rendre meilleur. Alcibiade doit alors prendre le temps d'acquérir la vertu qui est également un savoir chez Socrate. Le «connais-toi toi-même» est à même, lui dit son prétendant-maître, d'induire une éthique dans l'action. Le défaut de cette connaissance de soi est à la base, dit Socrate, du fait qu'Alcibiade veuille s'engager en politique sans en avoir rien appris. La connaissance de soi rend le disciple responsable au niveau individuel et collectif. A cet effet, Socrate demande "Qu'est-ce que l'homme?" car en se connaissant soi-même, l'on



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

peut connaître la manière de prendre soin de soi-même. Socrate distingue ainsi deux sortes d'arts distincts: l'un qui permet d'améliorer quelque chose de ce qui est à nous et l'autre qui nous améliore nous-mêmes. Il dit ceci «...c'est là précisément ce que je demandais à l'instant, s'il y a toujours lieu de distinguer celui qui se sert d'un instrument et l'instrument dont il se sert...Nous sommes d'accord pour distinguer celui qui se sert d'une chose de la chose dont il se sert...L'homme est distinct de son corps ? »<sup>30</sup>

C'est alors que Socrate va au-delà de la définition de l'homme comme cet "homme-ci " pour dire que l'essence de l'homme c'est l'âme. C'est donc de l'âme qu'il faut approfondir la connaissance ou ce qui revient au même, c'est d'elle qu'il faut prendre soin. Quant au niveau collectif, il concerne le fait qu'en se connaissant soi-même, l'on parvient à la connaissance de ce qui est à soi, de ce qui dépend de ce qui est à soi, mais aussi l'on parvient à la connaissance des autres et à la connaissance de ce qui leur appartient. La possibilité de toute connaissance du monde extérieur et de toute responsabilité politique est en puissance dans la connaissance de soi si nous nous en tenons à cette affirmation de Socrate: «Mais alors, nous nous sommes quelque peu trompés tout à l'heure, quand nous disions : il y a des hommes qui ne se connaissent pas eux-mêmes, mais qui connaissent les choses qui sont à eux, et d'autres qui connaissent ce qui dépend de ce qui est à eux. Car il semble que toutes ces connaissances relèvent d'un seul homme et d'un même savoir, lequel embrasse le sujet lui-même, les choses qui sont à lui et ce qui dépend de celles-là...Celui qui ignore ce qui est à lui doit sans doute ignorer ce qui est aux autres...Et s'il ignore ce qui est aux autres, il ignorera par là même ce qui est à l'Etat... Un tel homme ne saurait donc devenir homme d'Etat ?»<sup>31</sup> La connaissance de soi en tant qu'exhortation à la prise de conscience de la responsabilité que l'on a vis-à-vis de soi-même, c'est-à-dire de son âme, est au principe de la responsabilité collective en tant que connaissance de la responsabilité envers l'âme d'autrui et apparaît comme un facteur politique déterminant.

---

<sup>30</sup> Platon, Œuvres complètes, *Alcibiade I*, Tome I, coll. des Universités de France, trad. Maurice Croiset, éd. «Les Belles Lettres», Paris, 2002, 129c

<sup>31</sup> Platon, Œuvres complètes, *Alcibiade I*, Tome I, coll. des Universités de France, trad. Maurice Croiset, éd. «Les Belles Lettres», Paris, 2002, 133 c- 133 d.



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

#### **IV/ La question du temps d'apprentissage**

La question du temps, du moment de l'apprentissage se pose : Socrate demande à Alcibiade quand il a appris ce qu'il dit connaître, s'il a seulement ou réellement pris le temps d'apprendre, s'il a voulu apprendre ou connaître. Entendons la volonté d'apprendre chez Socrate comme le consentement d'Alcibiade à apprendre ou à le faire de son plein gré. Le cours de l'entretien montre que celui-ci n'a jamais appris de quelqu'un ce qu'est le juste et ne se souvient pas non plus de l'avoir fait tout seul. Pour ce qui est d'Alcibiade, il n'a pas pu concilier son consentement aux occasions d'apprendre qui se sont offertes à lui, à savoir ses origines et son tuteur Périclès. Une autre occasion d'apprendre lui est offerte dans l'entretien avec Socrate pour prendre conscience de sa responsabilité dans la situation d'ignorance qui est la sienne

L'effort ou le courage moral s'avère nécessaire si nous considérons cette question de Socrate: « ...Est-il possible que tu aies appris ou trouvé une chose quelconque sans avoir voulu ni l'apprendre ni la chercher par toi-même ? »<sup>32</sup> L'on pourrait répondre à cette question par la négative, car il n'est pas possible de trouver quelque chose sans le vouloir

Cette idée de courage et de ténacité pour quiconque désire apprendre montre bien que l'apprentissage est difficile compte tenu des obstacles.

#### **Le sentiment de la honte**

Il revient au disciple seul de vaincre certains obstacles comme le "penser savoir", le "croire savoir", qui freinent sa volonté de savoir. Ces expressions s'opposent à «connaître» et «savoir» en ce qu'elles n'impliquent pas nécessairement l'idée de vérité et qu'elles sont plutôt une tendance à l'illusion de savoir «D'autre part, aurais-tu consenti à chercher ou à apprendre ce que tu pensais savoir?»<sup>33</sup> La honte est ce dont peut être frappé Alcibiade parce qu'il est ignorant.

Michel Foucault explique que la honte renvoie à ce qui est laid, honteux (*aischron*), par conséquent opposé à ce qui est beau et juste. Ce qui est laid et honteux entraîne le blâme et le

---

<sup>32</sup> Platon, Œuvres complètes, *Alcibiade I*, éd. « Les Belles Lettres », Paris, 2002, 106 c

<sup>33</sup> Idem, 106c



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

mépris *a contrario* du beau et du juste qui font honneur et donnent une bonne réputation. La honte renvoie au déshonneur qui frappera Alcibiade quand la comparaison des mœurs et coutumes entre les rois de Lacédémone, de Sparte et d'Athènes montrera son ignorance et donc son infériorité. Alcibiade souffre d'ignorance et cette dernière vient, selon Socrate, du fait qu'il se soit toujours conduit selon son gré, étant convaincu de bien se conduire, de posséder la vertu et ne l'ayant jamais apprise d'un maître ni cherchée par lui-même, croyant la savoir.

Le détenteur d'une telle ignorance est dans un piteux état, à en croire Socrate: «Ah! Mon cher Alcibiade, quel fâcheux état que le tien !...Tu cohabites, mon pauvre ami, avec la pire des ignorances...Et voilà pourquoi tu te jettes dans la politique avant d'en être instruit.»<sup>34</sup> « Les erreurs de conduite résultent elles aussi de ce genre d'ignorance qui consiste à croire que l'on sait ce que l'on ne sait pas ...»<sup>35</sup>

### Conclusion

L'analyse qui précède permet de comprendre que dans la relation entre maître et disciple, les termes apprendre, connaître, savoir sont incontournables et interchangeables. La relation au bon maître comme celle de Socrate et son démon, celle de Socrate à Alcibiade sont les lieux possibles d'une transformation morale de l'âme, d'une conversion idéologique ou morale. En ce qui concerne la question de la responsabilité, il y a des tâches qui incombent au maître et d'autres aux disciples. La connaissance de soi-même est la tâche principale qui incombe au disciple. Pour Alcibiade, la prise en charge de la cité n'est possible qu'à la connaissance des choses qui appartiennent à l'Etat ; pourtant celle-ci est fonction de la connaissance de soi qui se présente comme un préalable à la connaissance des choses qui sont à soi, à la connaissance des autres et des choses qui sont à eux. Le disciple ne peut s'en prendre qu'à lui-même s'il n'a pas eu la motivation d'apprendre, s'il n'a pas pu acquérir les connaissances nécessaires à sa réalisation propre, s'il s'est contenté de penser ou croire savoir, s'il ne se conduit que selon son gré...

---

<sup>34</sup> Ibidem, 117 d- 118 b

<sup>35</sup> Ibidem, 117 d



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

### Bibliographie

- Brun (Jean), *Platon et l'Académie*, PUF, Paris, 1960, 128 p.
- Châtelet (François), *Platon*, nrf, Gallimard, Paris, 1965, 252 p.
- De Crescenzo (Luciano), *Les grands philosophes de la Grèce antique*, éd. De Fallois, Paris, 1999, 352 p.
- De Romilly (Jacqueline), *Les grands sophistes dans l'Athènes de Périclès*, éd. de Fallois, Paris, 1988, 336 p.
- Des Places (Edouard), *Lexique de la langue philosophique et religieuse de Platon*, Les Belles Lettres, Paris, 1989, 576 p.
- Dixsaut (Monique), *Platon*, Vrin, Paris, 2003, 287 p.
- Le Naturel philosophe*, essai sur les dialogues de Platon, Vrin, Paris, 1994, 423 p.
- Platon et la question de la pensée*, Etudes platoniciennes I, Vrin, Paris, 2000, 331 p.
- Douailler (Stéphane). *L'espace public des ignorants*. Paris, Th. Doct. Philosophie: Université Paris VIII-Saint-Denis: 1997, 430 p.
- Dumont (Jean- Paul), *La philosophie antique*, Que sais-je ? PUF, Paris, 1993, 128 p.
- Frère (Jean), *Le bestiaire de Platon*, éd. Kimé, Paris, 1998, 127 p.
- Gadamer (Hans-Georg), *L'éthique dialectique de Platon*, trad. Florence Vatan et Veronika von Schenk, Actes Sud, Paris, 1994, 326p.
- Hadot (Pierre), *Exercices spirituels et philosophie antique*, Institut d'Etudes Augustiniennes, éd. Brepols, Paris, 1993, 263 p.
- Goldschmidt (Victor), *Les dialogues de Platon*, PUF, Paris, 1993, 369 p.
- Gómez-Lobo (Alfonso), *Les fondements de l'éthique socratique*, trad. Nicole Ooms, Presses universitaires du Septentrion, Paris, 1996, 170 p.
- Heidegger (Martin), *De l'essence de la vérité*, Approche de l'«allégorie de la caverne» et du Théétète de Platon, trad. Alain Boutot, nrf, Gallimard, Paris, 2001, 383 p.
- Questions I et II, *La doctrine de Platon sur la vérité*, trad. André Préau, Tel, Gallimard, Paris, 1990, 582 p.
- Jaeger (Werner), *Paideia, la formation de l'homme grec*, Tel, Gallimard, Paris, 1988, 616 p.
- Jaspers (Karl), *Les grands philosophes: Platon, Saint Augustin*, éd. Agora, Paris, 1989, 312 p.



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

Jeannière (Abel), *Lire Platon*, Aubier, Paris, 1992, 284 p.

*Platon*, seuil, Paris, 1994, 220 p.

Joly (Henri), *Le renversement platonicien*, Logos, épistémè, polis, Vrin, Paris, 2001, 406 p.

Koyré (Alexandre), *Introduction à la lecture de Platon* suivi d'entretiens sur Descartes, nrf essais, Gallimard, Paris, 1962, 231 p.

Laborderie (Jean), *Le dialogue platonicien de la maturité*, coll. d'Etudes Anciennes, éd.

«Les Belles Lettres», Paris, 1978, 581 p.

Lalande (André), *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, PUF, Paris, 1997, vol.1&2, 1323p.

Mossé (Claude), *Histoire d'une démocratie : Athènes, des origines à la conquête macédonienne*, Editions du Seuil, Paris, 1971, 192 p.

Mattéi (Jean-François), *La naissance de la raison en Grèce*, PUF, Paris, 1990, 438 p.

Mazel (Jacques), *Socrate*, éd. Fayard, Paris, 1994, 568 p.

Pater(Walter), *Platon et le platonisme*, conférences de 1893, J. Vrin, Paris, 1998, 209 p.

Platon, Œuvres complètes, *Hippias mineur- Alcibiade- Apologie de Socrate- Eutyphron- Criton*, trad. Maurice Croiset, éd. «Les Belles Lettres», Paris, 2002, Tome I, 235 p

*Lexique*, trad. Edouard Des Places, éd. «Les Belles Lettres», Paris, 1989, 577 p.

*La République*, trad. Emile Chambry, éd. «Les Belles Lettres», Paris, 1989, Tome VI, Livres I-III, 142 p.

*La République*, trad. Emile Chambry, éd. «Les Belles Lettres», Paris, 1989, Tome VII, 1ère partie, Livres IV-VII, 188 p.

*La République*, trad. Emile Chambry, éd. «Les Belles Lettres», Paris, 1982, Tome VII, 2ème partie, Livres VIII-X, 125 p.

*Hippias Majeur, Charmide, Lachès, Lysis*, trad. Alfred Croiset, éd. «Les Belles Lettres», Paris, 2003, Tome II, 157 p.

*Phédon*, trad. Paul Vicaire, éd. «Les Belles Lettres», Paris, 1983, Tome IV, 1ère partie, 124 p.

*Gorgias, Ménon*, trad. Alfred Croiset et Louis Bodin, éd. «Les Belles Lettres», Paris,



Revue Baobab: Numéro 7

Deuxième semestre 2010

2003, Tome III, 2ème partie, 282 p.

*Le Sophiste*, trad. Auguste Diès, éd. «Les Belles Lettres», Paris, 1985, Tome VIII, 3ème partie, 392 p.

*Le Banquet*, trad. Luc Brisson, GF Flammarion, Paris, 1998, 272 p.

Plutarque, *Le démon de Socrate*, éd. Klincksieck, Paris, 1970, 200 p.

Robin (Léon), *Platon*, Quadrique/ PUF, Paris, 1935, 279 p.

Sauvage (Micheline), *Socrate et la conscience de l'homme*, Ed. Seuil, Paris, 1997, 166 p.